

international

Fidel Galvàn, portrait d'un marionnettiste cubain

Tout surprend le visiteur lorsqu'il découvre les particularités du métier de marionnettiste à Cuba. La vie de tous les jours, le mode de production des spectacles, les tournées, la composition des compagnies ... rien ne nous est familier. Pour commencer à comprendre j'ai eu envie de vous présenter le parcours artistique et le destin mouvementé d'un homme rencontré lors de mon séjour dans l'île au printemps 2014. Fidel Galvàn est directeur du théâtre de marionnettes de Remedios, province de Santa Clara.



Fidel Galvàn. Photo/Foto: Pierre-Alain Rolle.

« La ilusión », vérité cubaine

Depuis 3 semaines je voyage dans l'île, de villages colorés en villes coloniales, de concerts improvisés en restaurants trop chers, logé chez l'habitant, recherchant le soleil et les poissons de couleurs entre les coraux, croisant sur mon vélo une kyrielle de paysans à cheval entre les champs de tabac, cowboys tranquilles porteurs de chapeau de paille, le cigare sûrement vissé au visage. Maintenant je ressens le besoin de rencontrer

les miens, les marionnettistes. C'est à Santa Clara, au centre du pays, que j'entends pour la première fois le nom de Fidel Galvàn. L'homme dirige le théâtre de marionnettes de Remedios, une minuscule ville proche de la côte et ses fameux cayos, îlots de sable blanc au milieu des eaux turquoises.

Midi. Le soleil tape dur. La place centrale est rectangulaire. Deux de ses côtés sont faits d'arcades. Elles abritent les terrasses des cafés, le porche de l'hôtel et les bureaux de l'office de tourisme. Face à l'hôtel se trouve le grand magasin de la petite ville, dont le nom est à lui seul tout un programme. Sur la façade bleue on a peint en grandes et belles lettres blanches lise-rées de rouge « La ilusión ». Ici on vend peu de choses mais on offre de nombreux slogans sur les murs. Mélange de décrépitude et de promesses de bonheur : Cuba.

A vingt mètres de là une façade fraîchement peinte en bleu attire l'attention. Elle porte une plaque de laiton délicate « Théâtre Rabindranath Tagore ». Délicieux télescopage en ma mémoire. L'école où j'ai pour la première fois travaillé comme marionnettiste portait le même nom, dans la banlieue de Barcelone. Fidel Galvàn arrive affable, cheveux blancs, dents abîmées. Il ouvre les portes : tout est propre. La salle compte 150 places, elle est légèrement gradinée. La scène est haute de 60 centimètres, elle compte 10 mètres d'ouverture et autant de profondeur, elle est équipée de perches et de cintres. Les appareils techniques sont peu nombreux et obsolètes, l'ensemble défraîchi mais soigné.

Fidel Galvàn raconte. Nous allons passer toute la journée ensemble, au théâtre d'abord où plus tard viendront nous rejoindre tous les membres de la troupe, puis chez lui jusque tard dans la soirée. Il se lance dans le récit de sa vie, de son théâtre, de sa ville, de son île. Fidel Galvàn est un artiste intelligent et sensible, un homme gentil qui ne craint pas de s'affirmer. Son regard et sa douce présence renforcent son récit autant que l'abondance des détails qu'il me livre.

Le théâtre Rabindranath Tagore

Il est jeune adulte quand les autorités de sa ville lui proposent de construire un théâtre et de le lui confier. Les travaux terminés il baptise la salle du nom du fameux pédagogue indien. Cela lui vaut une convocation auprès des plus hautes autorités culturelles de la Havane. Qu'est-il besoin d'un tel nom quand il y a tant de héros de la révolution cubaine qui méritent d'être honorés ? On remet au jeune directeur une liste des héros agréés, et on lui donne deux heures de réflexion. Suite à quoi la réunion reprend et Galvàn réaffirme son intention de nommer le théâtre « Rabindranath Tagore ». Devant l'irritation des responsables qui lui font comprendre qu'il n'a pas bien compris la gravité de la situation, Galvàn ingénu lance : « comment se fait-il que l'on ne peut pas donner à ce théâtre le nom du plus haut responsable de la guérilla indienne ? » L'argument fait mouche : « Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? » et le nom est homologué. Galvàn commente : « Il faut utiliser la bêtise et l'ignorance de ceux qui prétendent nous gouverner ».

J'ai rencontré un Galvàn fatigué, malade, trop isolé professionnellement, une personne qui fait le point avant de quitter ce monde qu'il aime tant, son Cuba à qui il reste immensément fidèle, lui qui se dit Fidélisme mais pas communiste. Un homme qui n'a rien renié de ses idéaux de jeunesse, du combat pour l'indépendance, pour la justice sociale, un homme qui croit au développement de la sagesse humaine et de la bonté entre les hommes. Un homme qui continue à tout donner à travers ses textes, ses mises en scène et sa petite troupe.

Fidèle à son coin de terre qu'il faut défendre quant à 14 ans il se retrouve des nuits entières caché dans les marécages côtiers prêt à repousser les attaques des bandits venus de la mer, bouffé par les jenjenes, ces horribles puces des sables qui attaquent à la tombée du jour et viennent à bout même des chevaux. Fidèle à ses compagnons de l'âge d'or de la marionnette cubaine, années bénies pendant lesquelles de la Havane à Santiago 30 théâtres de marionnettes ont été construits, un dans chaque ville de l'île. Fidèle à la famille qu'il a fondée, pour qui il s'est battu avec une détermination qui force l'admiration. Fidèle à son cher jeune public qui le lui rend bien. Les adultes de toute la ville de Remedios le tiennent en amitié pour tout ce que chacun a découvert enfant dans son théâtre.

L'or et le plomb

Son succès est rapide, ses spectacles très appréciés. Galván se distingue par le soin qu'il porte à la musique dans ses spectacles, choix qui plaît tant au public qu'au ministère. Il gagne des prix, la troupe tourne beaucoup. Soudain une chape de plomb s'abat sur lui. Comme beaucoup de ses collègues il est accusé. Il ne comprend pas de quoi on l'accuse, cherche à se défendre, perd son procès, est enfermé. « Deux petits mois, lui souffle l'avocat général, ce n'est pas grave ». Pour Fidel Galván c'est grave : il perd son travail, il perd l'estime de son village. Il est le paria et travaille plusieurs années durant dans les champs de canne à sucre. Parfois on l'invite à des réunions, il n'ose s'y rendre ni soutenir les regards. Il en vient à penser qu'il a peut-être tort : si toutes les autorités disent qu'il est coupable, c'est sans doute qu'il l'est.

Lors d'un symposium il se tient discrètement près de la porte afin que personne ne lui reproche sa présence quand de la longue table des officiels qui président les débats le nom de Fidel Galván est prononcé : on le site parmi les meilleurs marionnettistes cubains et les plus dignes d'éloge. Abasourdi il met un temps à comprendre au milieu des applaudissements que les temps meilleurs sont revenus.

Les années spéciales

Il a retrouvé sa place et repris son travail depuis quelques années quand l'URSS s'effondre. A Cuba tout vient à manquer. Ce sont les « années spéciales ». Les magasins sont vides, Cuba produit trop peu. La faim s'installe. Fidel Galván a deux fils. Il pense qu'en travaillant la campagne à eux trois ils vont s'en tirer. Il s'arrange avec une entreprise agricole et obtient l'usage d'une colline en échange des deux tiers de la production. La famille se met au travail. C'est extrêmement dur. Misère noire. Au village les familles font bouillir une immense casserole commune pour que personne ne meure de faim. Un jour de semailles Fidel qui a pris de l'avance se retourne et voit ses deux fils épuisés monter la pente vers lui. A leur fatigue, à leur maigreur, le père pense que ses enfants vont mourir de faim.

Les enfants qui avaient 10 ans en 1992 sont une génération qui ne pardonnera pas à son pays. Dès que

possible ils partiront vers des cieux moins inhospitaliers. Les deux fils de Fidel Galván émigrent en Espagne, ils y montent une compagnie et rencontrent le succès avec leurs marionnettes. Fidel et sa femme sont maintenant seuls dans la petite ville. C'est le dernier coup du destin, le plus dur sans doute.

Reconnaissance

Récemment le ministère se rend compte que les œuvres de Fidel Galván n'ont pas été valorisées. Il décide de publier la totalité de son travail. Il est tard car le vieil homme est gravement malade. Mais la fierté de voir son travail enfin reconnu et le plaisir immense que lui procure le retour d'un de ses fils adoucissent ces jours difficiles. Toute sa compagnie l'entoure avec tendresse et personne ne veut envisager ce qui se passera pour eux le jour où l'artiste disparaîtra.

Le théâtre est fermé, les acteurs sont rentrés chez eux. Fidèle Galván et son épouse me raccompagnent à la porte de leur belle et simple maison traditionnelle. La nuit est tombée depuis longtemps, claire, chaude et tranquille. Les adieux sont amicaux comme si nous nous connaissions depuis longtemps.

Et maintenant ?

Tout va changer dans l'île et chacun le sait. Les hommes comme Fidel Galván laisseront un vide certain. La jeune génération est moins concernée par le rôle de développement humain et social de la population à travers l'art. La plupart sont des artistes de bonne voire très bonne qualité, formés dans des écoles, bénéficiant de bonnes conditions de vie. Mais je n'ai plus trouvé ailleurs dans la suite de mon séjour à Cuba cette adéquation rare entre l'artiste et son village, cet amour des gens, cette responsabilité assumée quand au rôle de l'artiste dans le développement des valeurs humaines auprès des enfants. Tout son travail prend son sens dans un idéal profond de justice sociale, de paix, de grandeur de l'âme humaine : donner résonance à ce qui est bon, tout simplement.

J'ai le sentiment d'être un privilégié d'avoir vu cela de mes yeux. Cette générosité ne ressemble pas à ce que j'ai rencontré dans mes nombreux voyages en Russie ou en Chine. La rencontre avec Fidel Galván m'a prouvé que l'exercice de notre art est non seulement possible hors d'un contexte commercial ou de la compétition d'excellence, mais qu'il est magnifique quand il est centré sur le développement humain, en toute générosité.



Remedios – La ilusión. Photo/Foto: Pierre-Alain Rolle.



Photo/Foto: Pierre-Alain Rolle.

Pierre-Alain Rolle
Figurespieler, Mitglied des
Exekutivkomitees der UNIMA

international *Fidel Galván,* *Porträt eines* *kubanischen* *Figurenspielers*

Alles erstaunt den Besucher, wenn er die in Kuba herrschenden Arbeitsbedingungen eines kubanischen Puppenspielers entdeckt. Das tägliche Leben, die Produktion eines Stücks, die Zusammensetzung eines Ensembles ... alles scheint uns fremd. Um diese Situation besser zu verstehen, möchte ich die künstlerische Laufbahn und das bewegte Schicksal eines im Frühling 2014 auf der Insel getroffenen Mannes beschreiben. Fidel Galván ist der Leiter des Figurentheaters in Remedios in der Provinz Santa Clara.

«La ilusión», Wirklichkeit in Kuba

Seit drei Wochen reise ich durch die Insel, von farbenfrohen Dörfern zu Städten der Kolonialzeit, von spontanen Konzerten zu teuren Restaurants und Privatunterkünften, auf der Suche nach Sonne und bunten Fischen im Korallenriff. Per Fahrrad unterwegs begegne ich unzähligen Bauern hoch zu Pferd in den Tabakfeldern und stillen Cowboys mit Strohhüten, eine Zigarre zwischen die Lippen gepresst. Doch jetzt habe

ich Lust darauf meine Leute, die Puppenspieler, zu treffen. In Santa Clara, im Zentrum der Insel, höre ich zum ersten Mal den Namen Fidel Galván. Er leitet ein Figurentheater in Remedios, einer winzigen Stadt nahe der Küste, bei den berühmten Cayos, den Inseln mit weissem Sandstrand und türkisblauem Meer.

Es ist Mittag. Die brennende Sonne überflutet den rechteckigen Platz, an dessen zwei Seiten Arkaden dem Eingang zum Hotel, dem Verkehrsbüro und den Strassencafés Schatten spenden. Dem Hotel gegenüber befindet sich das Warenhaus dieser kleinen Stadt, dessen Name ein Programm für sich ist: auf der blauen Fassade steht in grossen, schönen, rot umrandeten weissen Buchstaben «La ilusión». Hier wird wenig verkauft, aber zahlreiche Parolen zieren die Mauern – eine Mischung aus Zerfall und versprochenem Glück: das ist Kuba.

Zwanzig Meter weiter zieht eine frisch getünchte Fassade die Aufmerksamkeit auf sich. Das feine Messingschild mit der Inschrift «Teatro Rabindranath Tagore» ruft bei mir eine schöne Erinnerung hervor: so hiess die Schule in einem Vorort von Barcelona, in der ich zum ersten Mal mit Figuren arbeitete. Fidel Galván ist ein freundlicher weisshaariger Mann, mit schlechten Zähnen. Er öffnet die Tür. Alles ist sauber. Der Saal mit 150 Plätzen ist leicht ansteigend. Die Bühne ist 60 cm hoch, 10 Meter breit und tief, mit einem Schnürboden und Aufhängevorrichtungen. Das wenige, technische Material ist ein wenig veraltet, aber gut unterhalten.

Fidel Galván erzählt, wir bleiben den ganzen Tag zusammen, zuerst im Theater wo sich alle Mitglieder des Ensembles zu uns gesellen, dann auch bei ihm zu Hause bis spät am Abend. Er erzählt sein Leben, sein Theater, seine Stadt, seine Insel. Fidel Galván ist ein gefühlvoller, intelligenter Künstler, der es nicht scheut sich zu behaupten. Sein Blick und seine sanfte Ausstrahlungskraft bekräftigen seine Geschichte sowie die unzähligen Einzelheiten, die er mit anvertraut.

Das Theater Rabindranath Tagore

Die Behörden der Stadt schlagen dem jungen Mann vor, ein Theater zu bauen und es ihm zu übergeben. Als die Bauarbeiten fertig gestellt sind, benennt er sein Theater nach dem berühmten, indischen Pädagogen Rabindranath Tagore, woraufhin die höchsten Kulturinstanzen in Havanna ihn vorladen. Ist es nötig dem Theater einen solchen Namen zu verpassen, wenn doch unzählige Helden der kubanischen Revolution geehrt werden sollten? Der junge Direktor erhält eine Liste mit genehmigten Namen und zwei Stunden Bedenkzeit. Dann wird die Sitzung fortgesetzt und Galvàn besteht auf seiner Absicht das Theater Rabindranath Tagore zu nennen. Seine verärgerten Gegner geben ihm zu verstehen, dass er den Ernst der Lage falsch einschätzt, worauf Galvàn unschuldig einwirft: «Wie kann es sein, dass man diesem Theater nicht einmal den Namen des obersten Leiters der indischen Revolution geben darf?» Dieses Argument trifft ins Schwarze: «Warum hast du uns das nicht früher gesagt?» und der Name wird genehmigt. Galvàn bemerkt dazu: «Man muss eben die Dummheit und Unkenntnis der Leute, die vorgeben uns regieren zu wollen, ausnützen.»

Galvàn scheint müde und krank, als Berufsspieler isoliert, ein Mensch der Bilanz ziehen will bevor er diese Welt, die er liebt, verlässt: sein Kuba, dem er voll treu bleibt. Er ist ein Fidelista, wie er es ausdrückt, aber nicht Kommunist. Der Mann hat nie die Ideale seiner Jugendzeit verleugnet, nämlich den Kampf für die Unabhängigkeit, für soziale Gerechtigkeit. Er glaubt an die Entwicklung der menschlichen Vernunft und der zwischenmenschlichen Güte. Weiterhin gibt er alles in seinen Texten, mit seinen Inszenierungen und für sein Ensemble.

Er steht zu seinem Landstrich, den er damals, vierzehnjährig verteidigte. Er versteckte sich nächtelang in den Küstensümpfen, um die Angriffe der vom Meer kommenden Banditen zurückzuschlagen und wird von den «jenjenen», den grässlichen Sandflöhen zerstoßen, die bei Nachtanbruch angreifen und sogar Pferde zur Strecke bringen. Er bleibt seinen Gefährten des goldenen Zeitalters des Figurenspiels in Kuba treu, als 30 Puppentheater, von Havanna bis Santiago, in jeder Stadt der Insel gebaut wurden. Ebenfalls bleibt er seiner Familie treu, für die er mit einer bewundernswerten Entschlossenheit gekämpft hat. Er bleibt auch seinem jungen Publikum treu, das seine Zuneigung erwidert. Die Erwachsenen der ganzen Stadt Remedios sind ihm freundschaftlich zugetan als Dank für alles, was sie als Kinder in seinem Theater entdeckten.

Gold und Blei

Er ist schnell erfolgreich, seine Inszenierungen werden geschätzt. Die Sorgfalt mit der Galvàn Musik in seine Spiele einbringt gefällt dem Publikum und auch dem Ministerium. Er gewinnt Preise und ist viel auf Tournee. Doch plötzlich ändert sich die Situation radikal. Wie viele seiner Kollegen wird er angeklagt, aber er weiss nicht warum. Er versucht sich zu verteidigen, verliert seinen Prozess und wird eingesperrt. «Nur zwei kurze Monate, das ist nicht schwerwiegend», flüstert der Staatsanwalt ihm zu. Für Fidel jedoch ist es schlimm: er verliert seine Arbeit und den

Respekt der Dorfbewohner. Er wird zum Aussenseiter und arbeitet mehrere Jahre in einer Zuckerplantage. Manchmal wird er zu Treffen eingeladen, aber er wagt es nicht hinzugehen und die Blicke der Teilnehmer zu ertragen. Manchmal denkt er, dass er Unrecht hat: wenn die Behörden ihn für schuldig erklären, so ist er es zweifellos.

An einem Symposium stellt er sich diskret neben die Tür damit niemand ihm seine Anwesenheit vorwerfen kann und hört plötzlich seinen Namen. Die an einem langen Tisch sitzenden Obrigkeiten erwähnen Fidel Galvàn als einen der besten und lobenswertesten Figurenspieler Kubas. Wie vor den Kopf geschlagen braucht er eine gewisse Zeit, um bei lautem Beifallsturm zu begreifen, dass wieder bessere Zeiten angebrochen sind.

Die Sonderperiode

Galvàn hat seine Stelle wieder und arbeitet schon seit einigen Jahren als die UdSSR zusammenbricht. Es mangelt an allem. Die «Sonderperiode» fängt mit leeren Läden an. Kuba produziert zu wenig, man hungert. Fidel Galvàn hat zwei Söhne und hofft sich mit Landarbeit durchschlagen zu können. Er kann bei einem Landwirtschaftsbetrieb einen kleinen Hügel gegen zwei Drittel des Ertrags einhandeln. Die Familie arbeitet schwer, es herrscht bittere Armut. Im Dorf wird von den Familien in einem grossen gemeinsamen Topf gekocht, damit niemand verhungern muss. Eines Tages, nach der Aussaat, geht Fidel früher zurück und sieht seine zwei Söhne erschöpft den Hang hinaufkommen. Beim Anblick seiner müden und ausgemergelten Kinder denkt er, dass sie an Hunger sterben werden.

1992 waren die Söhne 10 Jahre alt; sie gehören zu der Generation, die ihrem Land nicht verzeihen kann. Sobald als möglich werden sie in ein menschenfreundlicheres Land auswandern. Beide Söhne von Fidel Galvàn ziehen nach Spanien, gründen ein Figurentheater und spielen dort mit Erfolg. Fidel und seine Frau sind jetzt allein in ihrer kleinen Stadt. Zweifellos ist das der letzte und auch schwerste Schicksalsschlag.

Anerkennung

Vor kurzem wurde im Ministerium festgestellt, dass das Werk Galvàn's nicht genügend anerkannt ist. Alles soll daher publiziert werden. Doch das kommt spät, denn der alte Mann ist schwer krank. Aber er ist stolz darauf, dass sein Werk endlich Anerkennung findet. Die Rückkehr eines Sohnes bereitet ihm dazu noch grössere Freude und lindert diese schwierigen Zeiten. Sein Ensemble umsorgt ihn und keiner kann sich vorstellen was mit ihnen geschehen wird, wenn der Künstler eines Tages nicht mehr da ist.

Das Theater ist geschlossen, die Spieler gehen nach Hause. Fidel Galvàn und seine Frau begleiten mich zur Türe ihres schönen, einfachen traditionellen Hauses. Schon lange herrscht eine helle, warme und ruhige Nacht. Wir verabschieden uns voneinander wie wenn wir schon lange Freunde wären.

Und jetzt?

Jeder weiss, dass auf der Insel alles anders wird. Menschen wie Fidel Galvàn hinterlassen eine grosse Leere. Die junge Generation fühlt sich weniger betroffen von der Rolle der sozialen und menschlichen Entwicklung der Bevölkerung durch Kunst. Die meisten sind gute, sogar ausgezeichnete, in Kunstschulen ausgebildete Künstler, die angenehme Lebensbedingungen geniessen. Aber im Laufe meines Aufenthalts in Kuba bin ich nirgendwo auf diese seltene Übereinstimmung eines Künstlers mit seinem Dorf gestossen, auf diese Nächstenliebe, auf diese Verantwortung gegenüber der Rolle des Künstlers für die Entwicklung der menschlichen Werte bei den Kindern. Das Werk Galvàn's steht ganz im Sinn der hohen Ideale, der sozialen Gerechtigkeit, Friede und Seelengrösse: er will ganz einfach dem Guten Ausdruck geben.

Dies mit eigenen Augen zu sehen war ein Privileg. Auf meinen zahlreichen Reisen in Russland und China habe ich nie eine solche Grosszügigkeit erlebt. Die Begegnung mit Fidel Galvàn hat mir bewiesen, dass es nicht nur möglich ist unsere Kunstform ohne kommerzielle Beweggründe oder Leistungswettkampf auszuüben, sondern dass es sogar wunderbar ist, sie grosszügig auf die menschliche Entwicklung zu konzentrieren.